

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

DEUXIÈME PARTIE — L'INCENDIAIRE

XIII.—OU CUCHILLO S'APERÇOIT QUE L'HISTOIRE DU MARQUIS
LE TOUCHE DE PLUS FRÈS QU'IL NE LE CROYAIT

—Non, ma conduite n'était point de nature à m'attirer son pardon. Sa maison m'était et me restait interdite, comme sa présence.

—Alors il y a plus de vingt ans qu'il ne vous a revu ? insista Louis Clermont.

—Hélas ! oui.

—Et que vous n'êtes retourné dans le pays ?

—Non plus.

Louis Clermont se frotta lentement les mains.

—Continuez, mon cher ami, ajouta-t-il d'un ton doux.

—Je me trouvais, alors, à la tête de cinq cent mille francs...

—Peste ! C'est un joli morceau ! fit Clermont, en passant sa langue sur ses lèvres.

—Il y avait de quoi assurer mon bonheur et ma tranquillité, si je n'avais pas été un fou. Je pouvais faire un brillant mariage, reconquérir les bonnes grâces du duc... J'en eus un instant le désir ; mais je n'ai jamais su résister aux impressions et aux caprices

du moment. Je me lançai dans le luxe... et je mangeai bêtement cette fortune avec les filles et les petits crevés.

—En trois ans, tout y passa, moins une dizaine de mille francs. Ce fut une actrice, Céline Z... bien connue du monde des soupeurs...

—Oui, j'ai entendu ce nom, interrompit Louis Clermont.

—Qui termina mon odyssée.

—Comment cela ?

—D'abord, elle me mit sur la paille...

—Et ensuite ?

—Elle me mit à la porte.



Elle sut y mettre toute la grâce et toute la passion qu'il contient.

Paul de Kandos sera les poings.

—Ah ! Je l'aurais tuée ! s'écria-t-il. Les femmes de théâtre m'ont toujours porté malheur !

Enfin, pour cette fois... je me contins... et, craignant de faire encore une plus grande sottise, je quittai Paris et me rendis à Anvers.

—A Anvers ? Pourquoi faire ?

—Vous m'aviez parlé de l'Amérique du Sud, dans le temps. Vous m'aviez dit que c'est un pays de cocagne, où l'on fait fortune, pourvu qu'on ait de l'énergie et quelques avances...

—Il me restait dix mille francs. Je voulais m'embarquer pour la Plata, et recommencer ma vie. A ce moment, j'étais plein de courage et de bonnes résolutions. La sottise et le vide de mon existence m'écoeuraient... Je sentais que j'aboutirais à la honte... au crime... peut-être...

Il eut un frisson.

—Je voulais remonter à l'échelle que je des-

cendais depuis deux années, et dont les derniers échelons plongeaient dans l'infamie.

—C'est vrai, interrompit tranquillement l'ex forçat. J'étais venu, tout jeune, en ce pays. A dix-neuf ans, mon père, homme sévère, mais juste, comme M. Pet-de-Loup, augurant mal de mes dispositions, et furieux de quelques peccadilles, m'avait embarqué de force.

« En arrivant à Buenos Ayres, je désertai, sans aucune espèce d'hésitation, et je me fis déjà gaucho... Tout en gardant les chevaux... je perdais une charmante fillette, une china adorable... Elle avait quinze ans : un fruit vert et savoureux... Je ne vous dis que ça !

— Qu'est-elle devenue ? Tu ne m'en as jamais parlé, demanda Ouchillo.

— Ce qu'elle est devenue, mon bon ? Elle est devenue mère ? Louis Olermont éclata de rire.

— Ajoute à cela qu'elle était jalouse comme une tigresse ; qu'elle prétendait que je lui avais ravi l'honneur ; qu'elle voulait que je l'épousasse, pour elle et pour l'enfant...

« Ça n'était plus drôle. Je lâchai la papa, où je grillais, et la china qui m'arrosait de ses larmes, et je revins en Europe, en passant par le Brésil.

— Et, depuis ton retour, dans ce pays, tu ne t'es informé ni d'elle, ni de ton enfant ?

— Jamais, berger de Floriac, jamais ! La mère est vieillie, à présent, si elle vit encore ; quant à l'enfant dont je suis l'auteur, j'ignore son sexe et son nom.

« D'abord, la morale s'oppose à ce que je m'en occupe, continua le vieux forger en ricanant, J'ai femme et enfant légitimes. Je me dois tout à eux !

Ouchillo se détourna avec dégoût :

— Continuez votre histoire, monsieur le marquis, dit-il avec un ton de sympathie marquée.

— J'arrivai donc à Anvers, à la tête de dix mille francs et des meilleures résolutions. Malheureusement, je ne pus m'embarquer immédiatement. Il fallait attendre une quinzaine de jours. Cela décida de ma vie ! Ah ! pourquoi ai-je mis le pied dans cette ville maudite ?

Il passa la main sur son front ; mais, sentant sur lui le regard moqueur de son ex-professeur des vices, il se raidit et reprit, d'une voix précipitée :

— Je ne savais comment employer ces quinze jours. Je fis donc ce que fait tout étranger, en pareil cas, dans une ville où il ne connaît personne : Je flânai ; et c'est ainsi qu'un beau jour, je lus une grande affiche annonçant pour le lendemain l'exhibition de

LA FILLE DES PAMPAS

« qui traverserait, la tête dans un sac, la fameuse place de Meir, sur une corde raide, tendue à la hauteur du dernier étage des maisons.

— Je dois vous dire que c'était la kermesse, à ce moment, et qu'il y avait un certain nombre de baraques de saltimbanques, où je n'avais pas mis les pieds.

« Le lendemain était un dimanche, jour assommant en tout pays.

— Cela me fera passer une heure, pensai-je.

« En effet, j'étais là, en compagnie de dix mille badauds. On avait tendu une corde sur un angle de la place, corde élevée de dix huit mètres, au moins, au dessus du sol, et qui pouvait avoir une vingtaine de mètres de longueur.

« Presque aussitôt, j'entendis une musique infernale annonçant l'arrivée du cortège. Ce cortège déboucha sur la place, près de l'endroit où je me trouvais, et j'en pus voir tous les détails.

« En tête, douze musiciens habillés en hussards polonais et soufflant, comme des sourds, dans des instruments de cuivre, avec l'accompagnement obligé de la grosse caisse et des cymbales.

« Derrière les musiciens, un éléphant colossal, et, perchée sur

le dos de cet animal, abritée par un dais de velours grenat, dépendant et passé au soleil et à la pluie de toutes les villes des deux mondes, une jeune fille...

« Elle pouvait avoir quatorze ou quinze ans... Un type étrange et admirable. Je ne vous le décrirai pas... Vous le connaissez... c'était le type des créoles de l'Amérique du Sud. D'un noir dont le regard brûlait, long, fendu en amandes ; de ces yeux qui semblent faire le tour de la tête ; un teint doré ; des lèvres de corail ; des dents de perle ; une profusion de cheveux souples, brillants, noirs comme l'aile du corbeau ; des mains et des pieds d'une finesse de forme extraordinaires !

« Son costume était riche et ravissant : une veste de velours vert émeraude, sans manches, d'où sortaient ses bras nus et ronds ; une jupe de mousseline blanche laissant voir, jusqu'au dessus du genou, ses jambes fines et nerveuses sous le maillot de soie rose.

« Une ceinture de crêpe de chine oramoisio dessinait sa taille, qui eût tenu entre les dix doigts, tandis que sa gorge naissante, mais déjà bien formée, s'élevait effrontément au-dessus de son corset hardiment décolleté.

« Ajoutez à cela des colliers et des bracelets de ferrotterie ; une petite calotte de velours, oramoisio comme la ceinture, ornée d'un gland d'or, sur cette tête mignonne et caractéristique, dans l'éblouissement de son éclat priantier ; et vous comprendrez l'admiration qui s'empara de moi à ce premier regard.

« Aux côtés de l'éléphant, s'avançaient à cheval, quatre individus vêtus du costume des gauchos, que je ne connaissais pas encore.

« Derrière, j'aperçus une voiture où s'étendaient non-chalamment un homme et une femme, vêtus comme tout le monde, l'air vulgaire et dur. C'étaient, sans doute, ses parents ; à côté, les entrepreneurs de l'exhibition.

« Arrivée sur la place, la fillette, s'appuyant sur le poing d'un des hommes déguisés en gaucho, sauta légèrement à terre... On eût dit un oiseau qui se pose. Elle était ravissante, et mon regard ne pouvait plus se détacher d'elle... Elle salua la foule, en envoyant des baisers, avec ces grâces minaudières qui sont spéciales aux personnes de son métier.

« Son regard, qui faisait le tour de la place, passa devant le mien. Ce fut un éblouissement, et j'en fermai presque les yeux... Quand je les rouvris, elle grimpa légèrement et robuste, la longue échelle de corde, qui conduisait à l'une des plates-formes en planche où aboutissait le fil sur lequel elle allait risquer sa vie.

« Quand j'eus vu à cette hauteur, se détachant dans le vide, sur l'azur du ciel, j'eus une sueur froide. Si elle allait tomber !... C'était la mort, la mort certaine, horrible !

« Ou lui donna, d'abord, deux drapaux tricolores : elle en saisit un, de chaque main, et s'élança... Elle traversa rapidement la corde, se retourna, revint à son point de départ.

« Je crois que mon cœur cessa de battre... La foule applaudissait bruyamment. J'eus envie de fuir. Cela me faisait mal. Je ne pus... on eût dit que mes pieds étaient cloués au sol.

« L'homme qui suivait en cabriolet était monté près d'elle, sur la petite plate-forme ménagée à cet effet. Il lui passait, sur la tête un capuchon de toile, de toile grise, épaisse, qu'il noua soigneusement autour du cou, et lui donna un long et tour à balancer...

« La musique, alors, commença un air lent et funèbre, et la malheureuse s'avança dans le vide et dans les ténédres. Pour cette fois, toutes les respirations étaient suspendues... on eût entendu voler une mouche... C'étaient affreux !

« Deux des gauchos, de loin, en bas, la suivaient, prêts à la recevoir, si elle tombait... précaution dérisoire imposée par la police. Elle traversa une première fois, sans accident. Une sueur froide m'invadait.

« Ah ! j'aurais donné dix ans de ma vie pour que cela fût fini... et je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle effrayant et échauffant. Il fallait revenir maintenant. Elle se retourna, et reprit sa route.

« Mais, arrivée juste au milieu de sa course, elle s'arrêta, ébahi, étonné... Le balancier oscillait, prêt à l'entraîner dans le vide ; il se levait, retombait, à gauche, à droite ; il me parut que cela durait un siècle. Par un effort suprême, elle se redressa violemment, et, courant droit devant elle, au lieu de marcher comme elle avait fait jusque-là, elle atteignit enfin la plate-forme.

« Il n'était que temps ! Elle laissa échapper son lourd balancier, et se cramponna, toute tremblante, à l'appui que ses mains avaient saisi. Elle avait eu peur. Elle avait senti la mort... Elle s'évanouissait presque.

« Le chef de la troupe était près d'elle qui dénonçait le capuchon, et son joli visage, pâle, apparut à la lumière. Cela suffit à la remettre !

« Elle sourit aussitôt, le métier le voulait, et, descendant sur la place, elle envoya des baisers à la foule qui la couvrait de bravos. Ceci fait, elle saisit une rébille et commença la quête.

« Quand elle fut devant moi, elle s'arrêta. Je la regardais, je la dévorais des yeux... Elle sourit et secoua sa rébille deux fois. Je pouvais ma main dans ma poche et lui jeter les quelques louis qui s'y trouvaient.

« — *Mil gracias, señor !* » fit-elle en me lançant un regard qui me traversa, et elle poursuivit sa quête.

« Je ne voyais plus rien. Une heure après, j'étais encore là, regardant stupidement les hommes qui démontaient les poteaux sur lesquels reposait la plate-forme, et détachaient la corde.

« — Vous étiez pincé, quoi, fit Clermont. C'est curieux, j'ai toujours fonctionné de mon mieux avec les Louis XV (les jolies filles), mais elles ne m'ont jamais fait perdre la « tramontane. »

« — Quand ce fut fait, je suivis les hommes qui emportaient leur fardau, et j'arrivai à une baraque portant pour enseigne :

LA FILLE DES PAMPAS

« Elle devait être là. Ce n'était pas l'heure de la représentation. Je montai, néanmoins, les marches, et soulevant la portière de drap, car il n'y avait personne près de l'entrée, je me trouvai dans l'intérieur.

« En face de moi, se dressait une immense cage, à barreaux de fer. Dans cette cage, il y avait une lionne couchée ; et, seule, jouant avec elle, sa tête brune entre les pattes de la tête féroce, celle qu'on appelait la Fille des Pampas.

« Elle avait quitté son costume de danseuse et passé simplement, par-dessus son maillot, une tun-que blanche courte, serrée à la ceinture et sans manches. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules dorées.

« Je restai là, stupéfait, charmé et effrayé.

« Elle m'aperçut aussitôt, se releva sur un genou, et, de ses mains fines, rejetant ses cheveux d'ébène en arrière, elle me sourit de toutes ses perles blanches, en disant de sa voix gutturale :

« — Ah ! le voilà !

« Comme si elle m'attendait.

« — Mademoiselle !... balbutiai-je.

« — Appelez-moi Mariquita ! fit-elle en riant.

« — La Mariquita ! répéta Cuchillo, l'air bouleversé, et devenu plus blanc qu'un linge.

XIV

OU LA FILLE DES PAMPAS DEVIENT MARQUISE

Dans ce cri de surprise, il y avait de la colère et de la menace ; c'est-à-dire de la jalousie.

C'était le cri d'un amant, non d'un simple auditeur.

Paul de Kandos en eut le soupçon, car, se redressant, il répondit avec un mauvais regard :

« — Vous la connaissez donc ?

« — « Carajo ! » fit vivement Louis Clermont, sans laisser le temps à Cuchillo de répondre et lui fermant la bouche d'un coup d'œil plein de commandement et de recommandations de prudence. S'il la connaît ! je le crois bien, et moi aussi, et Coco la Tête de mort, et tous les gauchos de la pampa, et tous les habitants de Buenos-Ayres !

« Qui ne connaît Mariquita, dite la « Marqueza ? » La prima donna du théâtre, la femme à la mode, l'idole du public...

« — Ah ! je comprends ! murmura le marquis d'un ton plus calme, mais avec un accent de sombre amertume.

« — Et, avec cela, poursuivit Louis Clermont, bonne fille... Point de morgue. Préférant aux fêtes que lui offrent les jeunes gens riches de la ville, les plaisirs bruyants des gauchos ; ostentant le souper arrosé de champagne, qui l'attend dans un palais, pour venir à la fonda, en costume de « portona, » boire le gros vin de Catalogne, avec ses amis pauvres, et danser, au son de l'accordéon, une « habanera. » *

« — Elle est fille de gaucho, répliqua le marquis d'une voix tremblante. Elle ne l'a jamais oublié... La « coque sent toujours le hareng ! »

A ces mots, Cuchillo eut un geste de colère, et parut prêt à relever ces paroles injurieuses pour la classe d'hommes à laquelle il appartenait momentanément ; mais Clermont, qui ne le quittait pas des yeux, lui saisit le bras avec force, en lui murmurant à l'oreille :

« — Tiens ton « chiffon, » (tiens ta langue) si tu veux savoir ce qu'est devenue la Mariquita ; car lui seul peut le dire. Après, tu seras libre !

Le ton du vieux forgeron était tellement expressif, son regard si chargé de recommandations, que Cuchillo, courbant la tête, comprit qu'il s'agissait d'un intérêt grave, le touchant directement, et résolut de tout écouter jusqu'à la fin, sans desserrer les lèvres. Mais c'était fini. Toute sympathie pour Paul de Kandos avait fui de son cœur. C'était un rival, maintenant... un rival plus haineux que lui, qu'il enviait et haïssait : cet homme avait connu la Marqueza, à l'aurore de sa beauté, et il avait pu lui jeter des poignées d'or ; alors que lui, pauvre gaucho misérable, hors la loi, hors la société, il n'avait jamais connu cette joie de faire un cadeau ou de procurer une jouissance de luxe ou de vanité à celle qu'il aimait et qui descendait jusqu'à lui.

Les lèvres serrées, les sourcils froncés, il l'écoutait maintenant avec la rage de savoir, avec aussi le secret désir de trouver une occasion de querelle qui lui permit de laisser échapper la tempête grondant au fond de son cœur.

Le marquis, de son côté, paraissait être absorbé dans quelque profonde et douloureuse préoccupation.

* Danse nationale d'un rythme particulier, originaire, comme l'indique son nom, de la Havane.

Il se taisait et ne regardait personne, de telle sorte qu'il n'accorda pas l'attention qu'il aurait due aux divers jeux de scène que nous venons de signaler.

—Allons, mon cher marquis, continuez, je vous prie, sit tout à coup Clermont d'une voix douce et sereine. Vous vous êtes arrêté au moment le plus intéressant.

Paul de Kandos tressauta, comme s'il sortait de quelque rêve lointain.

—Oui, dit-il avec effort, vous avez raison.

Il parut chercher où il en était resté et reprit :

—Eh bien, Mariquita, lui répondis-je, faites moi la grâce de sortir de cette cage, ou je tremble de vous voir à la merci de cette bête féroce.

—Quel enfantillage ! répiqua-t-elle. Paquita, — c'était le nom de la lionne, — est ma meilleure amie... la seule même.

« Elle lui donna une petite tap sur les oreilles, et disparut, un instant, derrière une porte à coulisse, puis vint en courant jusqu'à moi, comme si nous étions de vieilles connaissances.

—Comment vos parents vous exposent-ils à de pareils dangers ? — m'écriai-je, en lui saisissant les deux mains qu'elle ne retira pas. — C'est abominable !

—Mes parents... je n'en ai pas.

—Ce n'est donc point votre père et votre mère qui vous suivaient, dans un cabriolet, tout à l'heure, quand vous avez risqué votre vie ?...

—Ma mère est morte, peu de temps après ma naissance, et mon père, gaucho dans la pampa de Buenos-Ayres, fut dévoré par un taureau sauvage, il y a déjà dix ans. A quatre ans, j'étais orpheline.

« C'est alors que Master John Renfield et sa femme, Américains du Nord, me trouvant gentille, me recueillirent, ou plutôt me volèrent, pour me dresser et m'exploiter, en me faisant faire des tours. Avec cela, vous voyez qu'ils ont une espèce de ménagerie.

« Ils m'ont battue comme plâtre, pendant toute mon enfance ; maintenant que je fais leur fortune, ils sont plus doux ; mais ils ne me donnent pas d'argent.

« Heureusement, ajouta-t-elle, que j'ai pu faire sauter un des jaunets que vous avez jetés dans ma ébène. Le voilà !

« Que vous dirai-je ? J'étais amoureux fou. Elle était sauvage, mais elle n'était pas farouche. J'oubliai toutes mes révolutions républicaines. J'oubliai l'Amérique... J'oubliai que j'étais ruiné... Je l'enlevai et la ramenai à Paris, où, en trois mois, mes 10 000 francs passèrent en toilettes pour elle, et en plaisir qu'elle ne connaissait pas, mais auxquels elle mordit à pleine bouche et à belles dents !

Paul de Kandos soupira et haussa les épaules.

Il y avait du regret et de la rage, tout à la fois, sur son visage qui s'assombrait à mesure que son récit avançait.

Cuchillo avait caché, lui, sa figure dans ses mains, pour ne point laisser apparaître ses sensations.

Seul, Louis Clermont, parfaitement calme, étudiait froidement, avec un sourire étrange, ce qui se passait dans le cœur de ces deux hommes.

—C'était une charmante, poursuivait le marquis. Elle m'avait complètement affolé. Elle voulait que je l'épousasse.

—« Je serai marquise, disait-elle. Ce sera drôle. La fille des pampas, marquise ! »

« Bien qu'elle fût plus capricieuse et plus violente que l'Océan ; bien qu'elle fût dépensière, sans ordre, paresseuse comme une oréole, avide de luxe et de toilette, je cédai à son caprice.

« Elle menaçait de me quitter, si je ne l'épousais pas... J'étais à bout de ressources... Je me figurais qu'elle m'aimait, car elle avait ces jours de châteries irrésistibles. A ce moment, j'étais âgé de vingt quatre ans et demi. Pour la nourrir, je m'étais dévoué à prendre un emploi... Je ne m'en serais jamais cru capable.

« Grâce au nom de mon père, j'avais été bien accueilli... J'étais entré au ministère des finances, où je gagnais trois mille francs. C'était la misère atroce pour moi... mais c'était du pain... Et cela me donnait un peu de crédit.

« J'écrivis à mon père pour lui demander son consentement. Il refusa naturellement. Mlle Mariquita Antequerra, ex-dansuse de corde, orpheline et sans le sou, ne pouvait lui convenir comme belle-fille. J'attendis d'avoir mes vingt-cinq ans... Je lui fis les soumissions respectueuses... et j'épousai !

Cuchillo souleva la tête.

—Alors, vous êtes son mari ? fit-il lentement.

—Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria Clermont. Elle n'a jamais parlé de ce mariage et n'a jamais pris son titre de marquise, bien qu'on l'ait surnommée la Marquesa sans que nous sussions pour quoi. Nous ignorions tout cela !

—C'est qu'elle n'a plus tenu à ce titre, quand son caprice a été passé et qu'elle a vu qu'il ne lui rapportait rien.

—Et, où vous êtes-vous marié ? demanda encore Louis Clermont.

—Au onzème arrondissement.

—En quelle année ?

—Le 27 mai 1850.

—Ah ! très bien, conclut l'ex-maitre d'armes, en homme qui grave un fait dans sa mémoire. Continuez donc... Cela devient très intéressant. N'est-ce pas, Cuchillo ?

Celui-ci ne répondit pas. Il avait repris sa pose, et nul ne voyait son visage.

—Une fois mariée, elle changea du tout au tout. Elle avait cru que mon père se laisserait toucher, qu'il nous enverrait de l'argent. Il n'envoya rien, et elle devint encointe au bout de peu de mois. J'étais si abruti par ce rot amour et cette passion ridicule... que je n'ai pu arracher de mon cœur, ajouta-t-il presque bas, que je ne voyais pas même ce qui aurait dû me crever les yeux.

« Ainsi, bien que je ne gagnasse toujours que trois mille francs par an, la misère disparaissait de notre intérieur. Mariquita avait des toilettes superbes, des bijoux.

—« Je prends tout cela à crédit, » me disait-elle...

—Et moi je la croyais... Tenez, j'ai raillé franc... J'étais lâche... je faisais semblant de croire... je ne voulais pas comprendre... Je me disais : Elle me quittera.

« Cependant, cela devint si visible... elle se cachait si peu de moi... que je dus bien voir. Je me fâchai... Elle me fit au nez... Je la batis... Elle me mença de partir... Je pleurai... Je me traînai à ses genoux... et c'est moi qui demandai pardon...

« Je savais, à n'en pouvoir douter, qu'un des témoins de votre mariage, jeune homme riche, Octave de Nerbault, était son amant. Elle avait eu la pitié de me dire que ce n'était pas vrai... ce qui me permettait de paraître l'ignorer... Il se disait mon ami... Je l'exécrais... et je le flattais... parce qu'elle le voulait...

« Eh bi... c'est ignoble ce que je vais vous dire... mais celui-là seul, qui n'a jamais aimé, ne me comprendra pas... Un jour qu'après une scène violente, elle m'avait déclaré que tout était fini entre nous, elle se mit à faire ses malles... Quand je vis ses robes, son linge, tous ces mille riens d'une femme aimée qui vous tiennent aux entrailles, s'amonceler en paquets... je crus

que j'allais mourir. Je la suppliai de rester. Elle refusa en haussant les épaules.

« Alors, sachez-vous ce que je fis ?... J'allai trouver Octave... Ce drôle, ce mi-sérable ! J' lui dis que je me tuerais, si elle parlait... J'eus l'air de croire à son amitié, et à la pureté de celle que lui portait la marquise... et il me promit qu'il userait de son influence pour la faire renoncer à son projet de femme en coiffe.

« En effet, il alla la trouver... et, quand je revins, le soir, elle était là, tranquille, qui me regardait comme si rien ne s'était passé !

— Eh bien ! mais il me semble que cet Octave avait du bon, comme Louis Clermont.

— C'est à dire que Mariquita serait bientôt mère et qu'il ne voulait pas se charger de mon enfant ! Or, c'est ce qui fut arrivé inévitablement, s'il avait pris la mère à cet instant.

— Rien de plus logique et de plus naturel, fit encore Louis Clermont.

— Enfin elle accoucha d'une fille, à qui je donnai le nom d'Annette. J'espérais que la maternité la changerait, la rendrait raisonnable, la rapprocherait de moi. En effet, pendant trois mois elle me parut plus douce, plus égale d'humeur, bien que sans grande tendresse pour sa fille qu'elle ne voulait pas nourrir.

« Un beau jour...

La voix s'arrêta dans le gosier du narrateur.

— Buvez une goutte de sang, dit l'ex-maître d'armes.

Paul de Kandos savait la gourde et avala quelques gorgées.

— Un beau jour, ou plutôt, un beau soir... en rentrant chez moi, je trouvais la cage vide... L'ois au s'était envolé... avo Octave. Ma petite Annette reposait dans son berceau ; à la couverture était attaché un billet avec une épingle. Je l'ai toujours gardé, le voici :

Le marquis tira de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit, y prit une feuille de papier jauni, et lut, tremblant de colère, ce qui suit :

« MON CHER PAUL,

« N, i, ni, c'est fini ! Tu ne saurais croire jusqu'à quel point c'est effrayant d'être aimé, quand on n'aime pas. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. L'or que tu jetas dans ma rébelle, un jour, à Anvers, m'avait ébloui... Puis, j'étais lasse du métier que me faisait faire master John. Il m'avait battu, et je voulais me venger, en le ruinant par ma fuite. Tu t'es présenté. Je t'ai suivi.

« Ensuite, j'ai voulu être marquise... mais comme cela ne rapporte que des enfants, j'aime mieux une viande moins creuse. On assure que j'ai une belle voix... Je ne suis pas encore trop laide, ni trop vieille...

« La vie de ménage n'est point mon fait... Je vais me lancer au théâtre.

« Tu pleureras beaucoup en lisant cette lettre. Tu auras tort. Tu as beaucoup trop pleuré devant moi. Crois-moi, dans l'intérêt de tes amours futures..., il vaut mieux faire peur à une femme que l'honorer !

« Si tu m'avais roué de coups, si tu avais tué Octave, je t'aurais peut-être adoré. L'amour justifie toutes les lâchetés, aux yeux de la femme qui aime... Mais, quand elle n'aime pas... Dame ! tu comprends !

— Je n'aimerai jamais que celui qui me domptera et me brisera.

« Sois calme, je n'aime pas non plus Octave... Je n'ai encore aimé que "Paquita," tu sais la grosse lionne qui te faisait peur,

mais, si tu es marquis... c'est Octave qui a les rentes... et il me faut des toilettes.

« Je te laisse Annette. Je serais mauvaise mère, et je lui donnerais de vilains exemples. Console-toi. En me perdant, tu ne perds pas grand-chose, et tu auras toujours cet avantage d'avoir été le premier.

“ LA MARIQUITA. ”

XV

OU UN MARI RETROUVE SA FEMME

— Bravo ! fit Louis Clermont. Voilà une maîtresse femme ! C'était celle qu'il me fallait... Je n'aurais pas pleuré... et je n'aurais pas tué Octave. Nous nous serions parfaitement entendus ! Au lieu de cela la Providence m'a affligé de la seule femme honnête peut-être qu'il y ait en Europe et en Amérique... Aussi j'ai dû me "cavaler," et vous voyez où j'en suis réduit...

« Ah ! monsieur le marquis, continua-t-il de son ton gogailleur, qu'il y a peu d'hommes complets ! Vous êtes maudit par l'auteur de vos jours, chassé de la maison paternelle ; vous avez fait une vie de polichinelle, et vous venez de terminer cette belle existence par un meurtre suivi d'un incendie. Circonstance aggravante ! Eh bien ! malgré tout cela, vous êtes encore pourri de préjugés.

« C'est comme mon ami Cuchillo, capable de tout, à un moment donné, et puis, après, va te promener !... des remords, des regrets, des aspirations... c'est à crever !

Paul de Kandos replia la lettre qu'il venait de lire, et la répéta dans son portefeuille, sans paraître écouter ce que disait son ancien compagnon de jeunesse.

— Ce fut un coup terrible ! reprit-il d'une voix pleine de rage... Si elle avait été là... je crois que je l'aurais tuée... Mais, le premier moment passé, je revins à des idées plus raisonnables. Je compris que c'était bien fini, en effet, comme elle le disait, dans cette lettre dont chaque mot m'avait déchiré, cingé jusqu'au sang.

« J'eus pourtant aussi l'envie de courir après elle, de la ramener de force... que sais-je. Mais j' me surmontai... Tant qu'elle m'avait menti, en me trompant ; tant qu'elle avait daigné m'écouter... je pouvais faire semblant de la croire, malgré l'évidence, malgré les faits matériels... Maintenant, elle avait tout. Un rictus de dignité me retint.

« A ce moment, j'aurais pu me sauver, rentrer dans la vie régulière, si mon père l'eût voulu, si le duo m'eût tendu la main. J'étais profondément découragé, dégoûté de la vie lâche et mal-saine que j'avais menée jusque-là... Un bon conseil ; que mon père m'ouvrit ses bras, et je rentrais au bercail... et ce qui est arrivé depuis... n'arrivait pas !

Il s'arrêta, pâle, le visage baigné de sueur froide, au souvenir des notes terribles qu'il venait d'accomplir, et que Louis Clermont avait révélé, sans en faire connaître les détails exacts.

Cuchillo ne bougeait pas. Il écoutait dans une immobilité parfaite, et qui gênait quelque peu Louis Clermont.

Ce dernier, en effet, cherchait à deviner ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon, et l'interrogeait fréquemment du regard ; mais leurs yeux ne se rencontrèrent point, et le vieux flegme en était pour sa curiosité non satisfaite.

— Attends ! grommela-t-il même une fois, entre ses dents Tu vas te réveiller tout à l'heure, je t'en réponds !

— Pendant huit jours, repris enfin le marquis, je restai accablé, ne sachant que faire, incapable d'une résolution quel-

conque. J'étais ruiné, vous le savez, et je n'étais pas homme à me contenter de la maigre place que j'avais sollicitée, obtenue, depuis que je vivais avec la Mariquita. De plus, maintenant, j'avais un enfant, une petite fille, donc je ne savais que faire, et donc la précoce, au lieu de me consoler, m'était insupportable, en me rappelant sans cesse les trahisons de sa mère.

« J'écrivis alors à mon père, pour rentrer en grâce; lui demander pardon. Je reconnaissais mes torts. Je lui racontais l'abandon où me laissait ma femme; j'essayais de l'atténuer sur le sort de l'enfant; je le suppliais de me recevoir avec Annette, chez lui, lui jurant de m'occuper activement de l'exploitation de nos terres, lui offrant d'être son associé, son employé, son intendant, tout ce qu'il voudrait.

« Voici ce qu'il me répondit. Je sais sa lettre par cœur.

« Monsieur,

« Je vous avais donné votre liberté. — Vous avez mangé, dans de malpropres orgies, la fortune de votre mère que la loi me forçait à vous remettre... Depuis, pour couronner l'indignité de votre conduite, vous avez, continuant de méconnaître l'autorité paternelle, épousé, contrairement à ma volonté, une fille des rues, qui était une coquette.

« C'est vous qui l'avez voulu. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même de ce qui vous arrive. Qui éme le vent récolte la tempête. Vous êtes aujourd'hui, misérable et basoué... et vous voudriez vous cramponner à moi, comme le odyé se cramponne à la branch qu'il rencontre. Peut-être votre repentir est-il sincère, peut-être ne l'est-il pas. Je n'ai point à m'en occuper. Dieu punit les fils rebelles, et vous êtes justement puni.

« Néanmoins, si vous n'étiez pas marié, j'aurais peut-être consenti à vous rouvrir, non mes bras, mais ma maison. Malheureusement, vous êtes marié, c'est-à-dire, uni, pour la vie, par un lieu indissoluble, à une créature que je ne consentirai jamais à reconnaître pour ma belle-fille. Cette femme nous s'épare à j. mais.

« Le duc de Kandos aurait pu pardonner ses crimes de jeunesse, au marquis de Kandos, dans l'espoir que l'expérience, acquise à ses dépens, lui servirait de leçon. Il ne recevra jamais chez lui le mari de la Mariquita; d'une saltimbanque et d'une créature. Votre nom n'est plus à vous seul. Il est à cette fille qui en fera ce qu'elle voudra. Nul solidarité n'est donc possible, désormais, entre nous.

« Quant à votre enfant, c'est autre chose. Après y avoir mûrement réfléchi, je suis disposé à la prendre chez moi, à l'élever dans le respect des choses saintes et des idées d'honneur et de vertu qu'elle ne pourrait acquérir chez ses protecteurs naturels. Seulement, du jour où elle aura franchi le seuil de ma maison, vous ne la reverrez plus et elle n'aura plus aucun rapport avec vous.

« Voilà tout ce que je puis faire pour vous et quelles sont mes conditions.

« ARMAND, duc DE KANDOS. »

— Je connaissais trop mon père pour insister. Je savais qu'il ne revenait jamais sur une décision prise; et que cette réponse était son dernier mot. Après une légère hésitation, je lui remis l'enfant. C'était toujours un immense embarras de moins, et je me trouvai marquis sans le sou, époux sans femme, père sans enfant, seul et réduit à vivre d'expédients.

— Et vous n'avez point revu votre fille? demanda vivement Louis Olermont.

— Non!

— Alors, elle ne vous connaît pas?

— Pas plus que je la connais.

— C'est une grande fille, à présent...

— Elle a un peu plus de quatorze ans. Il y a une quinzaine d'années que se sont accomplis ces événements.

— Qu'êtes-vous devenu ensuite?

— J'ai traîné une misérable existence, faisant tous les métiers, courant après la fortune et le bonheur, sans y atteindre; tantôt en France, tantôt en Allemagne et en Italie... Tout cela vous intéresserait peu.

— Au contraire, mon cher élève, cela m'intéressera vivement: vous ne vous figurez pas la part que je prends à toutes vos aventures, et jusqu'à quel point votre récit me passionne... Non, non, dites bien tout... Ne nous épargnez aucun détail... Plus il y en aura, mieux cela vaudra... Ne craignez pas d'abuser de votre patience!

Louis Olermont était évidemment sincère. Évidemment, il tenait à connaître, jour par jour, l'existence du marquis...

Dans quel but?

C'est ce que nous saurons bientôt.

Paul de Kandos, de son côté, était dans une de ces dispositions d'esprit, où on éprouve une sorte de besoin de penser haut, de se confesser à qu'un.

Cette sympathie, qu'il croyait découvrir chez ses auditeurs, bien que ce ne fussent point des hommes dont l'opinion ou l'acquiescement pût avoir rien de flatteur, lui faisait plaisir. Il se sentait tombé si bas, que rien n'était plus trop bas pour lui, et l'honneur poignant des derniers actes accomplis, et qui terminait d'une façon terrible sa longue chute, lui donnait désir de n'en parler que le plus tard possible.

Il reculait devant le dénouement actuel de sa vie.

Il se laissa donc entraîner à tout dire, à tout raconter, par le menu, les événements des années qui avaient précédé, jusqu'au jour où, reprenant son ancienne idée, il se décida, sur le tard, à s'embarquer définitivement pour l'Amérique du Sud.

Nous passerons sous silence toute cette partie de son récit, qui manquerait d'intérêt pour nos lecteurs, bien qu'elle fût d'une importante capitale, ainsi qu'on le verra, pour ses deux auditeurs, et nous ne rendons la parole au marquis qu'au moment de son arrivée à la Plata.

— Je débarquai à la Plata, dit-il, il y a huit mois, muni d'une concession de terrain. — Vous savez ce qu'est. On vous donne des kilomètres de terrain nu, sans eau, sur la frontière, près des Indiens. On s'imagine posséder quelque chose. Et ce n'est rien.

« Je m'étais associé avec deux payans, croyant à la sincérité et à la valeur de ces concessions. On nous dirigea sur la province de Corrientes. Malgré l'affreuse déception que j'éprouvai en voyant les hectares de poussières qui formaient ma propriété, je me mis courageusement au travail. Ce fut aussi bête de ma part qu'inutile.

« Des deux payans que j'avais emmenés avec moi, l'un mourut du choléra, au bout six mois; l'autre fut surpris et tué par les Indiens, qui brûlèrent la pauvre chaumière que nous avions péniblement construite, volèrent nos bestiaux et arrachèrent les quelques plantes maigres que nous étions parvenus à faire pousser. C'en était trop! Je lâchai ma concession, qu'on recédra, encore bien des fois, à de pauvres bêtises venues d'Europe, et n'ayant pas d'argent pour quitter cette terre maudite, je me fis gaücho. C'est un dur métier... mais on mange, et ici, il n'y a pas de choix.

« Je passai d'un maître à un autre; puis, il y a quatre

jours, je rentrai dans la province de Buenos Ayres, et je voulus visiter la ville de ce nom, que je ne connaissais pas, n'y ayant jamais mis le pied.

« C'était la fatalité qui m'y conduisait !

« Vingt quatre heures ne s'étaient pas écoulées, qu'allant, le soir, au théâtre, je reconnus, dans la première chanteuse, la Mariquita, ma femme, dont j'avais perdu la trace depuis de longues années.

— Ah ! ah ! nous y voilà ! s'écria Louis Clermont presque joyeusement. Écoute, Cuchillo, écoute... je t'assure que cela va t'empêcher de dormir !

XIV

LE CARNAVAL A BUENOS-AYRES

Cuchillo, en effet, avait relevé la tête, en entendant prononcer de nouveau le nom de la Marquesa.

Ses yeux, qui brillaient d'une lumière étrange, se fixèrent sur le marquis, tandis qu'un léger tremblement agitait ses lèvres crispées ; mais Paul de Kando était trop absorbé par ses propres impressions pour s'inquiéter des impressions des autres, ou même les apercevoir.

Louis Clermont lui-même avait brusquement éteint son expression railleuse et paraissait relativement agité, bien qu'il ne regardât guère, à présent, celui qui parlait. Toute son attention, toute son émotion véritablement inquiète et passionnée, se reportait maintenant sur son ex-compagnon de chambre.

— Oui, reprit le marquis d'une voix palpitante, je la revis là, brusquement, dans tout l'éclat de sa beauté que les années n'avaient point atteinte. Au contraire, elles l'avaient développée. La première jeunesse avait disparu, mais la femme, à présent, tenait tout ce que la jeune fille promettait.

« Puis, elle avait pris évidemment d'autres façons. Ce n'était plus la petite sauvage indomptée que j'avais connue... C'était une femme du monde, aux allures élégantes et distinguées, pleine de cette "morbidità", comme disent les Italiens, qui donne un attrait si terrible à quelques créatures privilégiées.

« Le choc, pour moi, fut immense.

« Je n'avais point lu l'affiche avant d'entrer au théâtre, où me conduisaient deux compagnons avec qui j'avais passé la journée, à fêter le carnaval... J'étais un peu lancé... Si vous me dégrisa. On jouait la Favorita. Quand elle entra dans son superbe costume de maîtresse aimée d'un roi, ce fut, dans la salle entière, un tonnerre d'applaudissements, de bravos, de cris d'enthousiasme : on la couvrit de fleurs...

« Souriante et sûre d'elle-même, elle romeroit en s'inclinant avec une grâce toute particulière, qui me rappela le jour où j'avais vu sur la place de Meer, à Anvers, distribuant ses baisers à la foule, déjà enivrée de sa gentillesse et de sa beauté.

« Le public des places populaires, surtout, trépignait avec furie. Les gauchos, épars dans la salle, se levaient, agitant leurs chapeaux ; plusieurs brandissaient leur couteau ou leur revolver, comme s'il s'était agi d'élever sur le pavé quelque chef militaire.

— Elle est du pays, me dit fièrement l'un de mes compagnons. C'est la fille d'un des nobles, d'un simple gaucho : c'est Mariquita Antequerra, dite la Marquesa.

« Hélas ! je ne le savais que trop.

— Bravo ! Mariquita ! Bravo ! hurlait-on de tous côtés.

« Enfin, elle fit un signe de sa main petite et fine, et la tempête s'apaisa comme par enchantement.

« Elle allait chanter.

« Vous connaissez, puisque vous l'avez entendu, son admirable voix de contralto !

« Elle fut inouïe, merveilleuse ! Ce rôle lui convenait ! Elle sut y mettre toute la grâce et toute la passion qu'il contient ; et, lorsque, au dernier acte, elle commença le fameux morceau :

O transport ! C'est mon rêve perdu
Qui rayonne et m'enivre,
Son amour m'est rendu !
Mon Dieu, laisse moi vivre !

« Je vis plus d'une sombre figure, basané et dur, des hommes farouches du campo, se couvrir de larmes.

« Moi, j'étais fou ! Je croyais l'avoir oubliée, ne plus la revoir : et voilà qu'elle m'apparaissait tout à coup, dans l'éclat que la scène prête à une femme ; couronnée de l'auréole d'un rôle plein de charme et de poésie ; couverte de diamants, dans un costume éblouissant qui faisait ressortir toute sa beauté, sa gorge opulente, ses bras aux contours de marbre blanc, ses poignets fins et ronds, sa main d'enfant ; j'étais, sur une foule idolâtre, les ondes sonores d'une des voix les plus envoiées et les plus chaudes que j'aie jamais entendues...

« Je restais là foudroyé, n'applaudissant pas, ne la quittant pas des yeux, ne sachant si je l'aimais encore ou si je la haïssais, ne sachant même plus si elle était ma femme, n'ayant qu'une idée fixe, furieuse :

« Je veux l'avoir, ce soir, tout de suite, à l'instant !

« Ce n'était pas de l'amour ; c'était à peine du désir ; c'était une sorte de fureur, de délire, de monomanie.

« Le sang battait dans mes artères, sifflait à mes oreilles.

« Il y avait, au fond de moi, la volonté d'une revanche complète de tout ce que j'avais souffert par elle. Je ne rêvais pas de revivre à ses côtés... Non. Mais je me sentais capable de tous les crimes pour l'obtenir.

Cuchillo, nous l'avons dit, s'était redressé et regardait le marquis d'un regard étincelant et étrange. A mesure que le récit avançait, ses pommettes se teintaient de larges plaques rouges, ses lèvres se contractaient davantage, ses narines se gonflaient.

Louis Clermont suivait toutes ces transformations, étudiait tous ces indices, sans dire un mot, et bien résolu à ne plus interrompre le mari de la Marquesa.

Quant au marquis, il était loin du corral : il ne voyait plus ses auditeurs, aveuglé, emporté par l'ardeur de ses souvenirs et des passions qu'ils évoquaient.

— Si j'avais su qu'elle fût à Buenos-Ayres, — poursuivit-il d'une voix plus basse, et presque se parlant à lui-même, — certes, je n'y aurais pas mis le pied ; j'aurais fui cette ville, comme on fut un lieu empesté, où régna la fièvre jaune. Cette femme m'avait toujours été fatale... Elle devait me l'être jusqu'à la fin... Elle devait me conduire à l'abîme où je suis tombé... Eh ! bien, tant pis pour elle ! Tant pis pour moi !...

« Du moins elle ne me fera plus souffrir ! ajouta-t-il d'un ton farouche.

— Où en étais-je ? fit-il brusquement, après un court silence que personne n'interrompit. Ah ! je me rappelle maintenant ! J'étais arrivé, la veille au soir, éreinté d'une longue course à travers le campo ; je m'étais couché aussitôt, dans une de ces fondas où descendent habituellement les gauchos. C'était le carnaval : je n'en savais rien, et surtout j'ignorais ce qu'est le carnaval à Buenos-Ayres.

« La surprise que cela me causa, le lendemain matin, les distractions qui s'ensuivirent, devaient amener cette péripétie, le

drame affreux qu'il me reste à vous raconter, en m'empêchant d'apprendre que la Mariquita était dans la même ville que moi; on m'emmena, dès lors, de la fuir, avant de l'avoir revue, d'avoir subi sa fascination traître.

« Done, le matin de cette soirée, que rien n'effacera plus de ma vie, je me levai de bonne heure. Tu m'habillai, puis je descendis. La salle commune était pleine de gauchers qui buvaient, riaient, j'ouvraient aux cartes ou à la « morra » que les Italiens leur ont enseignée.

Après un coup d'œil jeté sur la foule, je me disposai à sortir dans la rue.

— Eh! où vas-tu, mon bou? me demanda une voix.

— J. vais voir la ville, que j. ne connais pas.

— Ah! ah! tu vas te promener dans les rues, aujourd'hui, s'écria-t-on, et un éclat de rire immense remplit la salle.

— Eh bien, qu'y a-t-il là d'extraordinaire? répliquai-je un peu irrité de cette liberté.

— Nada, amigo! nada! (rien, ami, rien) Va te promener et amuse-toi bien!

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Monsieur et madame se sont pris de querelle, en se mettant à table, et ils sont en train de jeter assiettes, verres et couteaux par la fenêtre.

Le domestique s'empresse alors de faire suivre le même chemin à la soupère, aux bouteilles, etc.

— Qu'est-ce que vous faites donc, imbécile? s'écrie monsieur.

— Dame! répond le domestique, je croyais qu'on dînait dans le jardin!

— Qu'as-tu appris à l'école ce matin?

— J'ai appris le féminin; maman est féminin.

— Et toi?

— Masculin.

— Et ton papa?

— Singulier; c'est maman qui l'a dit.

Le père et le médecin:

— En bien! docteur, que pensez-vous de l'état de ma belle mère? Elle me paraît bien basse...

— Rassurez-vous, mon cher... Elle souffre d'un asthme, et c'est un brevet de longévité.

— Oh!... vous la guérirez, n'est-ce pas?...

Le comte Guy de Kergrosec a épousé la fille d'un marchand de Sardaigne. La pauvre petite est effrayablement longue et maigre, mais fort riche.

— Avouez, dit le beau père à son grand-père, que je vous ai rudement rendu service.

— Comment donc! reprend le comte, vous m'avez tendu la perche.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, dirons plus: n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous:

1. — Le Roi des Volcans, Le Trésor de Strongrey; Les Héritiers du Poignard; et plus de cinquante historiettes, etc.
2. — Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
3. — Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique, L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
4. — La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
5. — Une Vengeance de Peau Rouge; La Demoiselle du Cinquième; Le Crime d'un autre; etc.
6. — Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants:

Exil! l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.]